
L'AME DU PYGMEE D'AFRIQUE: R. P. TRILLES

.Author(s): G. B

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 172-175

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346698>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

PRESENCE AFRICAINE

numéro réponde à tous les problèmes soulevés depuis un demi-siècle par la musique de jazz, il a du moins le mérite de les présenter tels qu'ils se posent en 1947, objectivement, c'est-à-dire en rendant à César ce qui est à César, aux bars de New-York ce qui leur revient, et aux noirs d'Afrique ce qui est à eux et qu'ils ont payé assez cher.

Francis ANTOINE. †

L'ÂME DU PYGMÉE D'AFRIQUE

R. P. TRILLES (1)

Les Pygmées d'Afrique — ou Négrilles, dans le langage des ethnologues — restent pour le savant une énigme, bien que celui-ci croie retrouver leurs traces dès l'Antiquité. Le nain « Danseur de Dieu », offert en cadeau au pharaon Pépi II, serait l'un d'entre eux ; ils seraient également les « Nains » présentés par Aristote dans les combats contre les Grecs.

Nous pouvons cependant affirmer que les Négrilles — vivant par petits groupes, en Afrique équatoriale et au Cameroun, en contact avec les Noirs environnants, — constituent une race originale (qui a ses parents en Asie méridionale, à Sumatra, à Bornéo) ne sont pas des Noirs (différences de caractères sanguins, de taille, de couleur, d'odeur) et semblent avoir été les premiers occupants de la majeure partie de l'actuelle Afrique noire.

Les Pygmées sont d'accès difficile — ils se dissimulent, fuient, se dérobent à l'enquêteur. Ce qui explique que la bibliographie les concernant soit courte (2). Notons qu'elle mentionne essentiellement des travaux de missionnaires : nous verrons, par ailleurs, l'importance de cette remarque. L'étude du P. Trilles est un extrait enrichi de son travail d'ensemble sur *Les Pygmées de la forêt équatoriale*, ouvrage qui, selon la modeste expression de son auteur, reçut « l'accueil le plus favorable du monde savant... » (3).

Le P. Trilles divise son étude en trois parties : une introduction et un exposé de méthode, des généralités sur le Pygmée, et enfin la partie essentielle sur « le Credo du Pygmée ».

La première partie nous apparaît importante par les principes ou affirmations qu'elle pose, notamment l'enchaînement suivant :

1) Le Pygmée a l'idée de Dieu. — Je l'ai constaté, dit le P. Trilles.

2) Cette idée de Dieu a été trouvée « par une révélation divine datant de l'origine du monde, transmise de génération en génération, cela nous paraît évident ». Cette affirmation d'évidence, d'entrée, témoigne d'un esprit bien peu scientifique ; elle pèse sur tout l'ouvrage. Une autre affirmation appelle de semblable réserves : pour une telle

(1) Editions du Cerf, 1945.

(2) Citons : travaux de Schweinfurth, de Quatrefages, Vallois, Mousseaux, P. Schebesta, Mgr Le Roy, P. Trilles.

(3) Et encore : « L'Académie française lui réserva l'un de ses prix les plus notoires. L'édition est aujourd'hui complètement épuisée ». Modestie toute chrétienne.

NOTES DE LECTURE

étude — connaissance de l'âme d'hommes difficiles à saisir — « il faut une âme de missionnaire, c'est-à-dire faire ces études, non pour la science pure, mais... s'en servir afin... de connaître de plus en plus les âmes pour les conduire à la vérité salvatrice, au salut éternel... » Nous savons maintenant à quel but répond l'ouvrage : il vise au prosélytisme missionnaire. Il est œuvre de propagande avant d'être œuvre scientifique (4). C'est la certitude qu'on acquiert avant d'arriver aux pages essentielles.

Les généralités données dans la seconde partie de l'étude sont un exposé sommaire, une sorte de résumé des connaissances groupées par le P. Trilles dans son ouvrage d'ensemble sur les Pygmées : classification (bien théorique et osée) dans le tableau des races humaines; historique; anthropologie; notations linguistiques.

Seule la troisième partie, « le *Credo* du Pygmée », doit nous retenir longuement. Elle s'organise autour d'un certain nombre de faits que nous pouvons grouper sous les rubriques : Dieu, ses manifestations, ses relations avec les hommes. Les cultes inférieurs; l'homme du culte; la magie.

1) Dieu, ses manifestations, ses relations avec les hommes. Nous retrouvons, au départ, l'affirmation déjà signalée plus haut : « *Tous les Pygmées admettent l'existence d'un Dieu, Etre Suprême, créateur universel* » (c'est l'auteur qui souligne). Il apporte, comme preuve, un dialogue d'enquête organisé selon les plus saines règles de la maïeutique. Ce nous semble un peu court. Tout comme l'est son autre affirmation : « Les Bantous (populations noires avec lesquelles les Pygmées vivent en contact) admettent-ils l'existence d'un être suprême, créateur universel ? Oui, à l'unanimité. » C'est d'un excellent style de catéchisme; mais la cosmogonie et la religion bantoues, très riches et complexes, ne sauraient se réduire à cette simple proposition.

Le P. Trilles affirme (ou plutôt suggère) que cet être créateur, maître des génies inférieurs et des hommes, est unique. Fait que les ethnologues africains admettent avec peine. Tous les panthéons noirs manifestent l'existence de cette puissance supérieure : puissance confuse, parce que lointaine, n'étant pas en contact permanent avec les hommes; puissance complexe, souvent double, masculine et féminine, soleil et lune. Nous songeons, à titre d'exemple, au système religieux des Fon du Dahomey; nous songeons également au peu de place que tient cette puissance suprême dans la vie religieuse des Noirs comme nous avons pu l'observer au cours de nos enquêtes ethnologiques en Afrique occidentale. La légèreté avec laquelle le P. Trilles passe sur de tels problèmes nous paraît bien suspecte.

On sent trop facilement — les grandes protestations, l'ironie ou la hargne aidant — que le livre est organisé en vue d'une démonstration : le Dieu des Pygmées est bien le Dieu des chrétiens. Qu'il s'agisse de la dénomination de l'Etre Suprême (« les noms donnés à l'Etre Suprême Dieu, ne concourent pas à en éclaircir l'idée... », dit pourtant un autre missionnaire) pour laquelle notre autre auteur se contente d'adopter un seul nom (celui du *Khmvoum* qui est « le plus adéquat » à sa démonstration) ou qu'il s'agisse de présenter les légendes sur la création. Il paraît bien certain, par ailleurs, que dans la

(4) N'en donnerai-je comme exemple que le ton polémique adopté pour juger M. Th. Monod (p. 42, n° 2) que cela suffirait à manifester le ton de « l'étude » du P. Trilles.

PRESENCE AFRICAINE

présentation de ses « documents », le P. Trilles ne fasse pas distinctement la part des apports étrangers (importants dans le cas des Pygmées qui sont des *groupements de contact*) : apports des Noirs bantous, apports dus à la prédication évangélique. Il doit être assez facile de retrouver une conception chrétienne de l'Etre Suprême chez des Pygmées à demi-évangélisés (voire des catéchumènes).

Dans le même but, il présente les ingérences de Dieu au niveau des actions humaines : « Dieu veille sur le monde. » Sur ce point aussi nous pouvons affirmer qu'un « coup de pouce » a été donné. L'expérience des sociétés africaines nous a appris que ce sont les divinités inférieures — spécialisées, pourrions-nous dire — les esprits, les génies, plus que le lointain Etre Suprême, qui régissent les vies collectives et individuelles. Le P. Trilles s'étend à loisir — et on le comprend, étant donné son but — sur les légendes qui expliquent l'origine de la mort. Celle-ci a été envoyée par Dieu en punition de « la faute initiale » (lisez, le péché originel). Or, dans les sociétés nègres, l'explication est souvent différente : la mort est rapportée à une faute de rituel (ou à une négligence dans l'observance d'un rituel) (5). Mais notre auteur a pris ses précautions : il coupe radicalement les Pygmées des Noirs bantous environnants ; donc, aucun rapport entre les « idéologies » de ces deux peuples.

La façon de rapporter à Dieu les offrandes, les invocations demande à être considérée avec beaucoup de méfiance. C'est la place prépondérante accordée à cet Etre Suprême — au détriment des divinités secondaires — qui nous paraît suspecte. A croire notre auteur, les Pygmées sont tous ouverts à une attente ; il y répond par la bonne parole : « *Ecce agnus Dei.* »

2) Les cultes inférieurs.

Nous nous contenterons de faire une énumération de ces cultes, dans l'ordre où les présente le P. Trilles. Culte des astres (présentation de la mythologie et des cérémonies relatives au soleil et à la lune) qui se trouve rattaché « étroitement à [la question du culte] du Dieu créateur ». *Etroitement*, dit notre auteur, et il nous semble bien qu'il esquisse l'étude de ce dualisme (duquel nous avons parlé), de cette complexité qui caractérisent, dans les systèmes religieux des Noirs, la notion de Puissance Suprême. La hiérarchie des divinités (ou puissances, ou esprits) inférieures est ainsi présentée : Khmvoum, le Grand Dieu — les bons (*yerwa*) et les méchants (*terwa*) Esprits — un principe vital (*molili*) qui, séparé du corps, se personnifie sous le nom de *Yaté* — les ancêtres, *mé*. Ajoutons également un important chapitre sur la difficile question du totémisme (avec des notions discutées, telle celle de « totémisme individuel »).

3) L'homme du culte.

Notre auteur le définit : « L'homme du remède, qui connaît, qui donne, qui apporte les remèdes. » Nous pourrions dire, l'homme qui conjure et qui guérit. Rôle de défense et rôle de guérison — pour la collectivité et pour l'individu. Cette partie de l'ouvrage est certainement la plus riche en documents, la plus impartiale parce qu'il semble bien difficile de faire de cet « homme du culte » — de qui l'action est souvent magique — un « prêtre » au sens communément attaché à ce mot.

(5) Cf. Griaule, *Masques Dogons* : explication de la mort par les Dogons.

4) La Magie.

Dans le chapitre qu'il consacre à la Magie, le P. Trilles essaie — œuvre difficile — de la distinguer nettement des pratiques qu'il est possible d'appeler *purement religieuses*. Il y a là un des plus sérieux problèmes auxquels les ethnologues et sociologues sont « accrochés » sans trouver l'issue satisfaisante. Les pratiques données comme proprement « pygmées » ne diffèrent guère de celles connues jusqu'alors comme spécifiquement nègres.

Voulant faire œuvre missionnaire, le P. Trilles nous a laissé une œuvre suspecte, tendancieuse. Il nous faudra attendre d'autres études pour connaître l'âme du Pygmée.

G. B.

LA PHILOSOPHIE BANTOUE

par P. Placide TEMPELS (Lovania. Elisabethville 1945).

Voilà un livre dont on parle beaucoup (1), et qui aurait, dit-on, suscité quelques passions dans les milieux intéressés, — nous-mêmes en reparlerons ici plus largement.

Et certe, l'intérêt n'est pas mince, qui naît de l'exposé de cette philosophie si rigoureuse. — (Rigueur qu'accentue d'ailleurs l'aspect un peu schématique de l'ouvrage.)

Tout d'abord, le Père Tempels oppose à la conception statique de l'être issue de la philosophie grecque, la conception dynamique que s'en font les Bantous : « Le concept force est lié au concept être, jusque dans la pensée la plus abstraite de la notion de l'être » ; « la force c'est l'être, l'être est la force. » La valeur qui domine le comportement des Bantous, c'est la force vitale.

Les forces ont entre elles un lien profond, véritablement ontologique, si bien que d'être à être, c'est-à-dire de force à force (toutes les créatures se trouvent en rapport suivant des lois et une hiérarchie), « rien ne se meut dans cet univers de force, dit le Père Tempels, sans influencer d'autres forces par son mouvement ». « Le monde des forces se tient comme une toile d'araignée dont on ne peut faire vibrer un seul fil sans ébranler toutes les mailles » ; et le monde des forces est comme une pyramide au sommet de laquelle se trouve Dieu la force absolue dont tout découle ; (et ne voilà-t-il pas des schèmes de pensées qui ne sont pas sans rappeler, mutatis mutandis, ceux de la métaphysique leibnizienne : principe de continuité dans un monde de substances (monades) qui ne trouvent leur raison que dans des substances supérieures et finalement en Dieu, Monade absolue).

Il y aura, par suite, une sagesse bantoue qui consistera dans la vision de la nature des forces ; la sagesse, c'est la connaissance ontologique (et le vrai sage c'est Dieu). C'est dire que pour l'homme la sagesse n'est pas au bout d'un savoir, il n'y a pas une technique

(1) Entre autres, l'article du P. Rubbens, traducteur de la « Philosophie bantoue » dans « Rythmes du monde », n° juin 1947.